

## Où sont passés les cerisiers? *La Cerisaie*

Michel Vaïs

---

Numéro 96 (3), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25921ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2000). Compte rendu de [Où sont passés les cerisiers? *La Cerisaie*]. *Jeu*, (96), 86–88.

# Où sont passés les cerisiers ?

Cette dernière pièce de Tchekhov fut écrite en 1904, quelques mois avant la mort de l'auteur. Considérée par beaucoup comme la pièce phare du XX<sup>e</sup> siècle, elle symbolise la fin d'une époque marquée par le pouvoir d'une vieille aristocratie et le basculement de la société russe dans un nouveau système politique et social. Il y a quelques années, le metteur en scène roumain Andréï Serban montrait à la fin du spectacle l'imposante silhouette de cheminées d'usines se détachant au lointain sur un ciel rouge, pendant que résonnait doucement *l'Internationale*. On ne saurait être plus clair !

Si, dans *la Cerisaie*, il ne se passe remarquablement rien – sauf la vie qui passe, et le lent déchirement d'un monde en allé –, le texte est étonnant de lucidité. L'inconscience des riches s'y heurte à la dure réalité d'un pouvoir qui s'effrite. L'action, ou l'inaction, se passe évidemment dans un verger, plus exactement dans et autour d'une grande maison familiale que ses propriétaires doivent se résoudre à vendre pour conserver, là-bas à Moscou, un peu du train de vie auquel ils sont habitués. Or c'est leur intendant, le rustre moujik Lopakhine, qui va acheter le domaine pour le sauver, mais pour y arriver il va le détruire puisqu'il annonce déjà la vente de lotissements à de futurs villégiateurs. On a vu dans ce « verger insauvable » une métaphore du théâtre même<sup>1</sup>.

Première constatation : j'ai été gêné par le décor de cette *Cerisaie* sans cerisiers ! Depuis le début (alors que les voyageurs arrivent par une trappe montant du plancher, évoquant drôlement la plateforme d'un train), les personnages apparaissent toujours enfermés dans la maison. Généralement – et le texte nous y conduit constamment –, au début de la pièce, des cerisiers en fleurs accueillent les personnages arrivant pleins d'espoir de la ville au printemps ; puis, on sent la chaleur accablante de l'été alors que tout le monde tente de se réfugier à l'ombre des arbres ; enfin, la pièce se conclut en octobre, dans le froid, alors que tombe une précoce première neige. L'image désolante des branches dépouil-

## La Cerisaie

PIÈCE DE ANTON TCHEKHOV ; TEXTE FRANÇAIS : PIERRE-YVES LEMIEUX. MISE EN SCÈNE : SERGE DENONCOURT ; DÉCOR : GUILLAUME LORD ; COSTUMES : LUC J. BÉLAND ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS ; ENVIRONNEMENT SONORE : LARSEN LUPIN ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI ; PERRUQUE : RACHEL TREMBLAY. AVEC ANNICK BERGERON (VARIA), MICHELINE BERNARD (CHARLOTTA), VINCENT BILODEAU (PICHTCHIK), JEAN-FRANÇOIS CASABONNE (TROFIMOV), SUZANNE CLÉMENT (ANIA), ANTOINE DURAND (EPIKHODOV), BENOÎT GIRARD (FIRS), JACQUES GODIN (GAEV), GERMAIN HOUDE (LOPAKHINE), ANNE-CATHERINE LEBEAU (DOUNIACHA), MONIQUE MILLER (LIUBOV), DAVID SAVARD (IACHA) ET, EN ALTERNANCE, THÉO BRIÈRE ET JEREMY GAGNON (LE MENDIANT ET GRICHA). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 28 MARS AU 23 AVRIL 2000.

1. Voir Georges Banu, *Notre théâtre, la Cerisaie. Cahier de spectateur*, Arles, Actes Sud/Académie expérimentale des théâtres, 1999. Cet ouvrage fait l'objet d'un article de Gilbert David dans les pages qui suivent.

lées dit tout des temps à venir. La végétation marque clairement les saisons et le passage inexorable du temps.

Dans le décor de Guillaume Lord, au contraire, des arbres dénudés apparaissent bien par transparence dès le début, mais ils sont trop hauts pour évoquer des cerisiers. On ne sent jamais l'osmose entre les états d'âme des personnages et le pays. Les immenses baies vitrées, par lesquelles, souvent, on fait « entrer » le verger dans la maison, font ici place à des murs percés de petites fenêtres et même, au deuxième acte, à un grand rideau rouge, à un immense lustre et à un tapis d'apparat. J'ai été frustré par cette absence de nature sur la scène, même quand les branches envahissent la maison et



*La Cerisaie*, mise en scène  
par Serge Denoncourt au  
Théâtre du Nouveau  
Monde. Sur la photo :  
Monique Miller (Lioubov)  
et Jeremy Gagnon (Gricha).  
Photo : Pierre Desjardins.

que l'éclairage semble filtré par leur feuillage. Je n'y ai pas cru. Dans cette espèce de dedans-dehors, ces arbres avaient l'air faux. Peut-être à cause de la présence constante du plancher de bois et des grands murs gris et vides, dont le bas était curieusement peint en blanc, comme si l'on avait voulu montrer une tentative de restauration, jurant avec les lattes cassées visibles sur les côtés.

L'originalité de la mise en scène de Serge Denoncourt consiste notamment à rendre présent l'enfant noyé jadis dans la rivière, dont le souvenir remonte à la surface alors que la famille se remémore les années fastes du passé. Le garçonnet fait ainsi plusieurs apparitions silencieuses, arrivant par la salle, sortant d'une grande armoire avec un ballon auparavant descendu des cintres, et ainsi de suite. Dans le même esprit, plusieurs scènes se déroulent dans une chambre d'enfant, où sont restées la petite table et les chaises miniatures du cher disparu, comme si le temps s'y était arrêté. Cet ameublement évoque fortement l'enfance perdue, l'innocence disparue à jamais, tout comme le fait le jeu d'un Jacques Godin très en forme dans le rôle de Gaev, drôlesime avec son pantalon golf bouffant, et qui ne pense qu'à jouer au billard.

Le jeu des comédiens était cependant inégal. Monique Miller aurait dû être plus présente en Lioubov, personnage que l'on a un peu banalisé. C'est pourtant autour d'elle que s'orchestre l'essentiel de l'action. Germain Houde était excellent. Son Lopakhine ivre et éberlué, qui n'en revient pas d'avoir acheté le domaine où son père et son grand-père étaient esclaves, est très juste. Idem lorsque, la hache à la main, il abat les premiers arbres, et que, revenant célébrer sa victoire, il commande de la musique et s'écroule en pleurant. Annick Bergeron, en Varia (la prétendante du moujik qui espère une demande en mariage pour lui éviter de glisser dans la torpeur), offrait avec lui une scène déchirante de vérité, au moment où l'espoir fait place à la déception. Benoît Girard proposait un vieux serviteur gâteux, très juste, maugréant dans sa barbe et maternant ses vieux maîtres en les grondant un peu. Mais à cause des choix de la mise en scène, son Firs ne m'a pas laissé le souvenir poignant de celui de Jean Gascon, dans son dernier rôle (c'était au Rideau Vert, en 1988), dont la finale était beaucoup plus forte. Dans la mise en scène de Denoncourt, tout le monde est parti, le plateau reste nu et Firs a disparu on ne sait où, avec sa valise à la main. Alors qu'au Rideau Vert on oubliait littéralement Firs dans un coin sombre d'une maison encombrée de meubles, comme un vieux balai devenu inutile à l'heure de l'aspirateur. La scène lui appartenait alors totalement.

Mais le grand problème de cette mise en scène réside dans le va-et-vient bien inutile de tous ces personnages qui se courent après en criant, sur une musique de valse trop forte en décibels, qui prend toute la place. Entre ces moments d'agitation superfétatoire, on a ménagé des îlots de silence et d'immobilité qui ont l'air un peu artificiels, parce qu'imposés par la mise en scène et non vécus comme nécessaires par les personnages. Ainsi, lorsque Gaev dit « le temps passe », il fait ostensiblement tourner une toupie par terre tandis que tout le monde reste longuement figé. On aurait pu trouver une manière moins simpliste d'évoquer le temps suspendu. **■**

**[...] des arbres dénudés apparaissent bien par transparence dès le début, mais ils sont trop hauts pour évoquer des cerisiers. On ne sent jamais l'osmose entre les états d'âme des personnages et le pays.**

---